

«DEAR, DEAREST VALENTINE»

(Correspondance d'Alphonse de Lamartine
et de Valentine de Cessiat)

Les lettres adressées par Lamartine à sa nièce Valentine de Cessiat ont été l'objet d'une publication essentielle par le comte de Chastellier: *Lamartine et ses nièces. Correspondance inédite*, Paris, Plon, 1928. Cette édition comprend 131 lettres échelonnées entre 1842 et 1854. Elle reprend la publication de sept des neuf lettres déjà publiées par Marie-Thérèse Ollivier¹ en 1908, lettres qui lui avaient été communiquées par une nièce de Valentine, Léontine de Belleruche. Le marquis de Luppé, dans son ouvrage qui fait autorité, *Les Travaux et les jours de Lamartine*,² regrette pour sa part de n'avoir pu avoir accès aux originaux de ce fonds mis en vente chez Bé-

1. EMILE OLLIVIER, Marie-Thérèse: *Valentine de Lamartine*, Paris, Hachette, 1908. En dehors du nombre plus important de lettres de Lamartine à Valentine de Cessiat publiées par Chastellier, on peut noter quelques différences entre les deux éditeurs: pour la lettre du 8 février 1849, le choix des passages édités n'est pas le même. Chastellier n'a pas repris les deux lettres éditées par Mme Ollivier, en 1850 et 1851, pp. 57-59. Quant à la lettre de décembre 1852 publiée par Mme Ollivier, elle semble reproduire des passages de deux lettres éditées par Chastellier comme étant du 23 et du 29 décembre 1853.

2. LUPPÉ, Marquis de: *Les Travaux et les jours d'Alphonse de Lamartine*, Paris, Albin Michel, 1842.

rès³ en 1939, alors qu'il poursuivait ses recherches pour son livre. Une longue notice du catalogue signale un lot de 124 lettres autographes; le prix n'en est pas mentionné. Par contre, la description du fonds comporte cette appréciation: «Monumentale correspondance en majeure partie inédite et inconnue qui forme le journal intime d'un grand poète et qui éclaire d'un jour nouveau le roman ardent et secret qu'il vécut vingt ans après celui d'Elvire. Elle forme en même temps une sorte de tableau politique de la France pendant douze années et sous deux régimes différents, dressé, quasi au jour le jour, par l'élus le plus brillant et le plus malheureux de la popularité». Dans le catalogue de Bérès, des citations illustrent ces assertions. Quelques-unes sont extraites des autographes de lettres publiées par Chastellier. Quelques autres, particulièrement les plus enflammées, à l'exception de la première d'entre elles, sont absentes de son édition:

«Y a-t-il une heure d'un jour d'une année quelconque depuis cinq ou six ans où ce cœur n'ait été plein de vous?... Tu es la bénédiction vivante et aimante de mes jours... Je tremble que cette continuité de souffrances n'use aussi ta vie, et après moi je ne voudrais rien laisser que toi ici-bas. Si tu n'y étais plus le monde à venir n'existerait plus du tout pour moi, tout se serait éteint même le soleil, car tu es le soleil sentant, pensant, réchauffant et animant toute mon âme... Tant que tu respireras, il n'y aura rien de complètement mort en moi que moi... Toi mon seul horizon de l'âme après le tombeau! et je ne te vois pas!... Je t'écris tous les huit jours avec la plume, toutes les minutes avec l'esprit, toutes les secondes avec le cœur...»⁴

Toutes ces lettres, selon le marquis de Luppé, auraient été vendues en Amérique et échapperaient aux chercheurs.⁵ Ceux-ci ne devraient pourtant pas perdre tout espoir de les retrouver. Certaines sont passées en vente, ces dernières années. Quelques unes ont été repérées par le G. D. R. 53 du CNRS, dirigé, à la Faculté des lettres de Brest, par M. Duchâ-

3. *Catalogue de la librairie Bérès*, num. 21, 1939, num. 233.

4. Cette dernière citation a été publiée par Mme Ollivier, p. 59, dans une lettre de 1851 non éditée par Chastellier. Mme Ollivier semble avoir été plus attentive que Chastellier aux expressions sentimentales de Lamartine. Ici toutefois, elle remplace le «tu» par un «vous» moins compromettant.

5. *Op. cit.*, p. 319.

telet que je remercie vivement, ainsi que M. Desor, de m'avoir adressé une photocopie des notices des catalogues concernés. Je dois aussi à la très grande obligeance de Thierry Bodin, ainsi qu'à celle de Maître Anselme, commissaire-priseur à Toulon, la communication de trois lettres de Lamartine à sa nièce. La première semble inédite, les deux autres ont été publiées par Chastellier, avec des coupures non signalées. Il m'a donc paru intéressant de les transcrire intégralement ainsi que certains extraits inédits publiés dans les catalogues de libraires ou de commissaires-priseurs. Les passages négligés dans les éditions ont été placés entre guillemets.

On sait que Lamartine avait perdu ses deux enfants: Alphonse, né le 15 février 1821, décédé le 4 novembre 1822; Julia née le 14 mai 1822, décédée en Orient le 6 décembre 1832. Une de ses soeurs, Madame de Cessiat, devenue veuve en 1827, s'était établie alors à Mâcon et à Collonges, tout près du château de Monceau appartenant à son frère. Chargée de six enfants, un fils et cinq filles, elle les confiait facilement à leur oncle qui leur servait de père. L'aînée de ses filles, Alix, devait épouser en 1838 Léon de Pierreclau, fils de Lamartine et de Nina de Pierreclau. Il décèdera en 1841. La seconde fille, Célénie, s'était mariée l'année précédente avec le baron de Belleruche. Dans les premiers temps, ce furent d'abord les jumelles, les dernières filles, Cécile et Alphonsine, anciennes compagnes de jeu de Julia, qui vinrent tenir compagnie en hiver, à Paris, de 1835 à 1840, au couple privé d'enfants. En été, les familles voisinaient. En 1842, Madame de Cessiat décida de faire un séjour à Nice pour soigner Cécile, de santé fragile, et arracher Alix aux tristesses de son deuil. Les Lamartine virent partir avec inquiétude les voyageuses. Ils demandèrent à Valentine, la troisième fille, et à Alphonsine de leur envoyer des nouvelles. Valentine assumait ce secrétariat qui se prolongea jusqu'en 1854, date de son installation définitive chez son oncle. Ainsi, la plupart des lettres de Lamartine, écrites à l'intention de toute la famille de Cessiat, sont adressées à Valentine seule, mais destinées à être lues de tous. Très souvent alors, l'écrivain manipule avec ambiguïté le «tu» et le «vous» qui peut cacher un «tu»; ce jeu du singulier et du pluriel n'est pas l'un des moindres attraits piquants

de cette correspondance qui suscita toujours la curiosité, en raison des relations intimes qui s'établirent entre l'oncle et sa nièce et s'achèveront sans doute par un mariage secret, en 1867.

Contemporaine du petit Alphonse, le fils de Lamartine, Valentine n'avait pu succéder à ses soeurs jumelles et passer l'hiver à Paris chez son oncle, en 1841, lorsqu'elles ne voulurent plus quitter Mâcon. Mme de Cessiat avait décidé de la garder près d'elle pour la marier plus aisément. Toutefois, quand la correspondance s'ouvre en 1842, Lamartine éprouve déjà une préférence pour cette belle jeune fille imposante, intelligente et raisonnable, qui lui rappelait sa mère. Il en fait son «homme d'affaires» et le gestionnaire de sa propagande en Mâconnais. Dans une lettre du 5 mars 1843,⁶ il lui raconte ses succès à la tribune, sur les fonds secrets (discours des 3 et 4 mars) et ajoute: «C'est un enthousiasme qu'on ne peut rendre d'un côté, et de l'autre une terreur générale. (Tu diras tout cela sans donner ma lettre, et tu prieras M. Ronot⁷ de dire à M. de Su... d'imprimer d'après les *Débats* le 1er discours, d'après *La Presse* le 2ème dans le *Journal [de Saône-et-Loire]*)». Il redoute un peu l'ardeur de sa nièce, et à l'occasion des préparatifs du banquet du 4 juin 1843 offert par la Ville de Mâcon au député de l'opposition, il la calme: «J'aimerais (mieux) rien, mais refuser serait montrer peur de son ombre. Ne vous en mêlez pas».⁸ Une grande affection les unit. Comme la mère du poète aussi, Valentine le comprenait et l'admirait éperdument.

Le ton des lettres s'en ressent. Et déjà le comte de Chastellier fait des coupures dans les premières lettres. Dans celle du 6 mars 1844, il supprime la désignation «Mon cher ange» qui lui paraît sans doute trop intime, ainsi que les derniers

6. Catalogue num. 775 de Charavay. Lettre éditée par Chastellier au 15 mars 1843, p. 31.

7. Avoué de Mâcon que Lamartine fit nommer juge de paix en 1839. Il s'appuya sur lui pour sa politique locale.

8. Lettre du 26 mai 1843 publiée dans le catalogue de Charavay, num. 16, datée du 20 mai 1864.

mots: «Est-ce qu'il n'y aura pas un temps où nous ne ferons qu'une famille (comme nous ne faisons qu'une âme)?».⁹

Une lettre qui semble inédite, un mois plus tard, témoigne de cette affection unique et multiple en apparence:

[Paris, 3 avril 1844?]¹⁰

Ma chère Valentine, voici un petit mot, trop petit, car je voudrais causer sans fin avec vous. Je le confie à M. Ronot. J'ai bien de l'impatience d'avoir de vos nouvelles. Vous me laissez trop seul et trop triste; mais je sais bien que ce n'est pas oubli. Je crois à votre tendresse comme je crois à la vie parce que je la sens. Seulement c'est bien triste de passer ses jours loin de tous ceux qu'on aime, surtout quand on n'aime quasi plus rien sur la terre et que toute notre vie morale est concentrée sur un seul point. Vous savez bien où sont les deux ou trois coeurs qui sont maintenant mon univers. Le tien en est certainement le plus tendre pour moi. Garde-moi toute la vie une bonne place au milieu des affections plus vives et plus jeunes qui, j'espère, la rempliront. Vous seriez mes filles que je ne vous aimerais pas plus. Soyez toujours au moins mes charmants anges sur la terre et puis dans le ciel où je sens bien que vos prières ont porté mon nom bien souvent et le portent souvent par jour. Je ne puis rien non plus à présent que prier pour votre bonheur, et si la piété manquait à mes prières, votre nom leur en donnerait.

Adieu, chère Valentine. J'ai reçu la lettre de Mme du Villars écrite par toi. Je suis encore ici pour *six semaines*. Ah! que me m'y ennuie. Quand vous verrai-je? Aimez-moi un peu pour me consoler.

A. de L.
3 avril

Durant l'été de 1844, Lamartine emmène ses nièces à Ischia. Dans la compagnie de ces jeunes femmes, il abandonne la rédaction des *Girondins* pour se remémorer son amour

9. -Catalogue de la vente à Drouot du 20 décembre 1988. Chastellier, p. 39. Chastellier supprime aussi le «Mon cher ange» de la lettre du 12 mai 1846 (catalogue Charavay num. 712).

10. Cette lettre est antérieure à la mort de Mme du Villars, tante de Lamartine, soeur de son père. L'année 1844 semble la plus plausible lorsque l'on considère les séjours à Paris de Lamartine à partir de 1842.

de jeune homme pour Antoniella-Graziella. Ce voyage le rapproche encore de Valentine. Celle-ci déçue par plusieurs fiançailles brisées (Guigue de Champvans en 1845, deux prétendants au printemps de 1847, pour finir par le comte Ferri-Pisani, en mai 1849), consacrera peu à peu sa vie à son oncle.

En 1848, c'est à elle qu'il adresse certaines des lettres les plus intéressantes sur les événements politiques ainsi que sur ses réactions personnelles. A elle aussi, en mars 1849, il envoie ses impressions sur le procès de Bourges où sont interrogés les accusés rendus responsables des incidents sanglants du 15 mai 1848:

Bourges, [14 mars 1849] ¹¹

«Dearest Valentine, j'ai été bien content de trouver ton écriture sur ma cheminée comme un salut de bon présage en arrivant ici avant-hier». Je ne t'ai pas répondu hier parce que je voulais avant savoir quelque chose de mon séjour ou de la possibilité d'aller vous embrasser toutes, trois jours à Mâcon. Je ne sais pas encore très bien. On doit, dit-on, m'interroger demain ou après-demain. Si on m'entend «pour et contre les accusés» dans la même «et seule» journée, alors je pars le lendemain et j'arrive inopinément à Monceau. (Par parenthèse, avertis qu'on chauffe tous les jours mon cabinet «poêle et tout» ainsi que le petit salon *d'en bas* et la salle de bain, afin que je trouve ces deux pièces sèches et chaudes pour mon court séjour). «Vous viendrez, j'espère, et j'irai aussi dîner avec vous soit à Mâcon, soit à Collonge».

Ici, je suis enfermé dans ma cellule sur un jardin de faubourg, chez un excellent homme qui me comble d'affection et de soins. Il m'a même pourvu de deux *dames de compagnie*, dans le genre de la dame poète de *Tournus*, dont je l'aurais dispensé. L'une frappe du piano très bien, dit-on, mais je l'en dispense toujours jusqu'ici par un prétexte ou par un autre. La seconde cause bien et beaucoup, et je suis muet comme un jeune homme intimidé. Aussi je passe 23 heures dans ma chambre sur 24. Même j'y déjeune pour ne pas perdre une minute de lecture ou de griffonnage. Bourges est un peu plus vide et plus triste que Cluny d'ennuyeuse mémoire. Le procès même laisse pousser l'herbe dans les rues. Je n'ai heureusement pas à le passionner. Mes témoignages sont insignifiants et atténuants.

11. Cette lettre publiée partiellement par Chastellier, p. 49, figure au catalogue de Loliée, num. 26.

J'écris tout le jour mon histoire ou d'autres sottises pour gagner notre pain. «Les souscriptions continuent à arriver d'un mouvement lent mais régulier et continu. Dans six mois, elles auront, je l'espère, produit de trois à quatre cent mille francs, Je payerai le misérable *hébreu*¹² de [...];¹³ celui-là de moins, le reste sera plus léger et la continuation du débit de mes oeuvres par les libraires ou bien poursuivie par moi y suffira peu à peu.

Je voudrais vous conserver notre nid ou *nos* nids de *St-Point, Milly, Colonge, Monceau*¹⁴ où je ferais des compartiments pour tous et où tu choisiras celui ou ceux qui te plairont après et même avant que je les déserte pour le grand nid là-haut, là-haut où tu auras, j'en suis sûr, la meilleure place bien méritée aussi. Les choses de la terre me deviennent bien indifférentes excepté ce qui vous touche et ce qui touche à vous. Je sens continuellement la présence et l'effet de vos bonnes prières. Les miennes, bien mauvaises, ne montent à Dieu qu'en boitant, comme dit Homère, et en s'appuyant sur les vôtres».

Tu me parles d'un banquet à Mâcon. Je ne voudrais pas de bruit et peu de monde, si c'est indispensable à accepter. Tu peux dire d'avance que je ne m'intéresse pas du tout à moi-même. Je ne ferai que juste ce qu'on m'imposera. Je crois ma vie politique bien avariée. Je ne crains pas de la clore. Je désire une fusion de tous les partis honnêtes contre les terroristes et les communistes dans la République. Si j'ai à parler, ce sera dans ce sens, mais j'aime mieux dîner avec vous «et causer vingt-quatre heures en famille. Je suis las de tout excepté de vous, mais de vous je ne me lasse jamais».

Mme de Pierreclos¹⁵ est-elle à Mâcon? Ma femme veut venir ici, elle y viendra peut-être quand je serai en route pour Monceau. Ne croisez pas vos lettres. «Je t'écirai plus juste après-demain. J'irai en poste jour et nuit en 20 heures à Monceau. Que mes coursiers s'y trouvent si vous n'en avez pas besoin». Tout va bien à Paris. «Adieu». Que Dieu protège la République.

«Adieu, dear, dearest Valentine. Il n'y a que celui qui entend sans paroles qui sache tout ce que mon âme renferme de

12. Sans doute Jules Mirès, célèbre banquier parisien.

13. Mot difficile à lire sur la photocopie.

14. Les propriétés de Milly, Saint-Point et Monceau appartenaient à Lamartine. Collonges, où demeuraient les Cessiat, se trouvait sur les terres de Monceau.

15. Alix de Cessiat, soeur aînée de Valentine, qui épousa Léon de Pierreclos, fils de Nina de Pierreclos et de Lamartine.

tendresse, de providence, de paternité pour vous. Oh! que vous seriez heureuse [sic] si j'étais Lui! Mais il ne vous aurait pas faites si parfaitement belles et bonnes s'il ne devait pas tout assurer. Je prends vos mains et je les serre. Adieu.

L.»

Déçu par son échec aux élections pour la présidence de la République, ruiné, Lamartine est plongé, à Bourges, dans la rédaction de ses souvenirs récents; il rédige son *Histoire de la Révolution de 1848*. Il lancera, à son retour de Bourges, le *Conseiller du peuple* et préparera une réédition de ses oeuvres. Son attachement à Valentine s'accroît dans l'abandon moral où il se trouve. Chastellier, dans l'édition de cette lettre du 14 mars 1849, a supprimé les expressions les plus ardentes ainsi que l'offre d'une de ses propriétés à sa nièce. Il se trouve pourtant, au dernier paragraphe, un adjectif au singulier accordé à un «vous» bien significatif: «Oh! que vous seriez heureuse...». C'est pour Valentine seule que Lamartine écrit si fréquemment. Et pourtant Valentine se plaint, au début du mois de mai 1849, d'un manque de nouvelles. Elle a besoin, au moment de la rupture de ses fiançailles, du réconfort de son oncle alors accaparé par sa candidature aux élections législatives. Cette lettre de Lamartine, envoyée de Paris le 1er mai, semble inédite dans son intégralité. Il en demeure un fragment dans la notice du catalogue de la vente à Drouot, en décembre 1972:

"Je reçois votre lettre de reproche pour notre long silence. Je n'écrivais pas uniquement de peur de vous ennuyer de mes griffonnages. Ce n'est pas faute de penser à vous à coup sûr, car nos pensées ne sont qu'avec vous et nous mourrons d'ennui et de misère ici. [...]". Il partira après les élections qui auront lieu le 18 ou le 20. Il a acheté hier un beau cheval blanc à crins noirs, il vend *Emir* pour le payer: "Nous séchons d'ennui de revoir les toits de Monceaux et nos vignes même gelées [...]".

Désormais Valentine se dévoue de plus en plus à son oncle; active et réaliste, elle lui devient indispensable, sur le plan affectif certes, mais aussi pour la gestion de ses nombreuses

affaires éditoriales et financières. Le 1er mai 1851, il lui demande de faire patienter les créanciers: ¹⁶

«J'irai payer moi-même. (Hélas! entre nous, si j'ai de l'argent, car je suis de nouveau poursuivi et à sec, mais je travaille en nègre)». Mon journal [*Le Pays*] réussit [...]. Mais je vis exilé du monde, retiré en Dieu «et en vous. J'écris en ce moment mon troisième volume de *L'Histoire de la Restauration* [...]».

Emue par le travail acharné et les désastres financiers de son oncle, Valentine lui offrira même quelques biens personnels qu'il finira par accepter, en 1853. Lamartine s'éloigne désormais du Mâconnais et de ses nièces avec une peine accrue. Le séjour à Paris, chaque année, représente pour lui travail et tracas: négociations avec les éditeurs, propagande pour ses oeuvres, recouvrement des abonnements, paiement des dettes. Le 29 décembre 1853,¹⁷ de Paris où il vient d'arriver, il fait à Valentine un bilan de ses abonnés au *Civilisateur*:

«Si cela continue cependant ainsi pendant trois ou, quatre mois, nous serons un peu sauvés, pas beaucoup, mais assez pour ne pas tout à fait périr». *L'Histoire de la Restauration* reçoit des approbations, "des retours d'affection et d'estime civiques". «Mais j'aime mieux ton estime et ta tendresse que celles de cet univers imbécile et plat».

1854 est une année charnière pour les relations entre Lamartine et sa nièce. Madame Ollivier l'a très bien senti, d'autant mieux qu'elle a pu avoir à sa disposition deux des lettres de Valentine et un fragment de lettre, seules reliques d'une correspondance ardente. Au début de l'année 1854, Valentine écrivait: «[Dieu] sait tant que je ne veux ni la terre ni du ciel sans vous. [...] Donnez-moi les détails de vos journées. Je voudrais avoir celui de vos minutes. Adieu encore, je vous aime bien plus et mieux que je ne sais le dire [...]». A cette lettre, Lamartine répondit, le 14 janvier 1854,¹⁸ par l'une de ses lettres les plus tendres et poétiques:

16. Chastellier, p. 191. Lettre vendue à Drouot, le 18 décembre 1981.

17. Chastellier, p. 214. Catalogue Cornuau, décembre 1965.

18. Chastellier, p. 217.

Tu me demandes le récit de mes journées, le voici :

Je me réveille à cinq heures, j'allume ma lampe, je prie et je pense à toi; je travaille jusqu'à onze heures comme un galérien, et je pense à toi; je descends déjeuner, je remonte, je prends un livre pour me reposer la tête, et je pense à toi.

Je reçois un ou deux amis; je m'habille; je sors avec mes chiens, je vais au jardin avec eux; je regarde la fenêtre de la chambre qu'on te prépare et je pense à toi; je sors seul et triste, je vois la foule et je ne m'y intéresse pas, je prie tout bas et je pense à toi.

Je rentre à la nuit, fatigué, dans ma chambre haute; j'allume mes flambeaux, je prends un livre, je regarde le feu et je pense à toi; je dîne seul et vite; viennent un ou deux visiteurs; la soirée se traîne; dix heures! Je remonte, je prie et je pense à toi; je me couche, je lis une heure; je m'endors et je rêve à toi; je me réveille et j'y pense; je me rendors et j'y rêve encore.

Il n'y eut jamais dans un vieux cœur une pensée si pétrie, si incorporée et cependant si vivante. Ton pauvre cœur bat dans le mien; je voudrais qu'il battît dans le cœur d'un autre qui lui donnerait un bonheur que je ne puis lui donner qu'en vœux [...].

Quelques mois plus tard, Valentine s'installait définitivement chez son oncle. La correspondance s'arrête donc. L'une des dernières lettres, celle du 29 janvier 1854 vient de passer en vente, c'est une lettre d'affaires :

Paris, 29 janvier 1854

Ma chère Valentine.

Ce n'est ni à la nièce, ni à l'amie dévouée que j'écris aujourd'hui, c'est à mon intendant des finances.

«1°» Voici 3.000 f. Tu feras dire immédiatement à M. Robert de passer chez vous, et lui remettras 2.600 sur son reçu.

«2°» Il en restera 400 f. que tu garderas pour toi, cela t'aidera à ton voyage au mois de mars. Je t'en enverrai mille autres ces jours-ci, dès que je les aurai, et tu en trouveras 600 en or ici dans ton tiroir. Total 2.000 f. ou cent napoléons pour t'adoucir Paris. Je voudrais qu'il fût pavé d'or sous tes pas!

Tu me demandes des détails sur mes affaires? Les moments sont difficiles. M. Robert a l'air de me retirer 17.000 f. de crédit comme si les Soultrait¹⁹ avaient des inquiétudes sur moi. N'en dis rien, n'en montre rien, cela va me gêner un peu. Mais les 2.000 f. de ton voyage et 2.000 encore si tu viens sont prêts et faits. Plût à Dieu qu'ils puissent t'enlever un souci! Malgré tout ce que tu dis, je sens que je te dois ces 20.000 f. et que je te gêne; mais je sais aussi que cette gêne est un bonheur pour toi, tant tu es divinement bonne! Le Bon Dieu, qui aime les *bons*, te récompensera, j'en suis sûr. Je suis un de tes pauvres!

Dis à Mme de Pierreclos que j'ai donné deux mille francs en or l'autre jour à sa belle-mère²⁰ et qu'ainsi elle n'écoute plus ses lamentations. Elle est absurde ou folle.

Adieu, adieu, adieu pour aujourd'hui. Mon âme est dans ma bourse. J'ai 27.000 à payer dans les 24 heures. J'y suffirai, mais il faut courir et travailler».

Je commence *mon volume* populaire des *Lectures en famille*,²¹ c'est un écrin de larmes de 750 pages. Je ne doute pas que cela n'ait dans un an et pendant dix ans un prodigieux succès de vente par toute l'Europe, mais cette année ce sera comme le *Civilisateur*²² tout dépense, annonces, papier, imprimerie, etc., etc., cent mille f. pour en récolter 300 mille en cinq ans.

Paris est asphyxié en affaires par la panique de guerre;²³ ce ne sera pas grand' chose, je crois, au fond. Je te dis cela pour votre gouverne. Si c'est la paix, c'est une reprise des affaires prompte et belle; si c'est la guerre, elle sera triomphale et courte. Ainsi pas trop de soucis.

Adieu, adieu, adieu à toi et à tous. Je me repose ces 15 jours après avoir écrit un volume de 400 pages en 19 jours, le dernier des *Constituants*. Je vais ensuite avant le 1er avril faire le 1er de l'*Histoire de Turquie*, puis 2 autres dans l'année. Mon travail, dans 15 jours, sera donc diminué de moitié; dans

19. Soultrait était receveur général à Mâcon.

20. Nina de Pierreclos, dont Lamartine avait eu un fils, Léon, qui épousa Alix de Cessiat, soeur aînée de Valentine.

21. Extraits des oeuvres de Lamartine, parfois modifiées pour édifier le peuple. Ils paraîtront sous le titre de *Lectures pour tous*.

22. Journal mensuel qui parut entre 1852 et 1854, pour offrir au peuple des exemples moraux tirés de l'histoire.

23. La guerre d'Orient. Les troupes anglaises et françaises étaient entrées dans la Mer noire.

18 mois, diminué des *trois quarts*. 2 volumes par an, ce sera badinage. Priez bien Dieu pour moi.

J'ai depuis huit jours bien mal au foie. Je prends des bains, je lis des bêtises, mais je pense à vous et à Monceau.

«Adieu donc».

L.

Politique, financière, sentimentale, toute cette correspondance est d'un grand intérêt, et l'on ne peut que se réjouir de la voir ressurgir peu à peu. Certes, comme on le constate, le comte de Chastellier a fait des coupures dans certains passages relatifs aux problèmes financiers de Lamartine et supprimé des expressions trop affectueuses. Mais étaient-elles si compromettantes? Pour allécher les acheteurs éventuels, le catalogue de Bérès en citait quelques-unes. Ardentes, poétiques, destinées, malgré tout, à être lues par toute la famille, elles prendraient plus de signification si nous pouvions retrouver les réponses de Valentine destinées à Lamartine seul.

Il reste encore bien des ombres sur les liens qui unirent Lamartine et sa nièce avant de parvenir sans doute à un mariage en 1867²⁴ puis, après le décès du poète, à l'édification de son culte par une Valentine entièrement dévouée à la propagation des écrits²⁵ du grand homme. Leur complicité devait être si évidente que Marianne de Lamartine ne la supportait guère, lorsque Valentine s'installa définitivement chez son oncle. Les lettres de Marianne au général Callier²⁶ contiennent des remarques acerbes: «Val. est toujours la même, très *forte* pour se promener, refusant de manger, se plaignant constamment. Du reste bien» (1855). «J'ai amené ici [à Paris] Valentine. Elle avait une névralgie (Je n'ose pas dire d'occasion),

24. LUPPÉ, Marquis de, *op. cit.*, p. 435.

25. Le fonds Dumesnil de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris contient des documents essentiels pour comprendre le fonctionnement de la Société éditrice des œuvres de Lamartine et le rôle qu'y joua Valentine. Sur Valentine, un ouvrage donne des renseignements intéressants pour la fin de sa vie: CAPLAIN, J.: *Edouard Dubois, Lamartine et Mme Valentine de Lamartine*, Paris, 1913.

26. Lettres inédites. Mes remerciements les plus vifs vont à Thierry Bodin qui m'a autorisée à les consulter.

mais elle désirait passionnément venir, et j'ai cru *devoir* l'amener. Vous comprenez que je ne l'ai fait que pour *bien faire*. Après avoir eu la famille 7 mois à la campagne, mon indépendance de Paris m'était précieuse!» (3 janvier 1863). Des témoins jugent cette vie à trois dans sa tragique vérité. Charles Alexandre, qui vécut dans l'intimité de Lamartine durant plusieurs années, écrivait le 4 février 1858 à son ami Alfred Dumesnil,²⁷ secrétaire de la Société éditrice des oeuvres de l'écrivain: «Il y a là un trio que vous savez, dont Mozart seul pourrait rendre les cris, comme dans le poignant *Trio des masques*». Et il ajoutait: «Que de drames cache un rêveur!»

Marie-Renée MORIN
Bibliothèque Nationale.
Paris

27. Les lettres de Charles Alexandre à Dumesnil sont conservées dans le fonds des manuscrits de la Bibliothèque historique de la Ville de Paris.